

AUB/0022 - Aubervilliers (références des Archives municipales de la Ville d'Aubervilliers)
BONNEFF Léon, Ouvrage
Saint-Denis : Le Vent du Chm'in, 1981. 291 p., 22 x 15
Société de l'histoire et de la vie à Aubervilliers - Réédition (1re édition, l'Amitié par le Livre, 1949), extraits

.... Aubervilliers-la-Poudrette et Aubervilliers-la-Fleurie ; la ville où l'on cuit les cadavres et où l'on multiplie les récoltes ; la ville aux deux figures, l'antique et la moderne, la chaudière de l'Enfer et la corbeille du Printemps. p. 17 f

Là vivent des ouvriers de ville, les *orsains*, et des paysans, les *croquants*. Ils ne se rencontrent pas. Les paysans, en blouse noire, le visage rasé, jouent au billard dans les après-midi du dimanche en de petits cafés où les consommations coûtent trois sous. Les orsains n'entrent pas dans ces cafés. Jamais un homme d'usine n'obtient en mariage la fille d'un croquant, les croquants se marient entre eux sans peine établissent leur filiation au-delà de la Révolution.

Ils parlent patois. Leurs conscrits se groupent pour parcourir, au bruit des clairons et des tambours, les rues d'Aubervilliers. Mais leur groupe ignore les autres conscrits. Et, quand ils se retrouvent dans les mêmes régiments, portant au collet le même numéro et mangeant aux mêmes réfectoires, les orsains et les croquants d'Aubervilliers ne fraternisent pas .

Les casernes

p.25 f

Il y a dans Aubervilliers plusieurs « casernes ». Chacune étend, sur cent mètres, une façade percée de six rangs de fenêtres avec trois escaliers qui communiquent par des couloirs et plus de cent vingt logements, tous pareils. Les escaliers ont parfois des soutiens de réparations de fortune et les murs sont blanchis par endroit seulement. C'est quand un locataire s'est senti courageux quelque dimanche qu'il pleuvait et a décidé de blanchir le corridor lui-même, à ses frais, parce que ça le dégoûtait de voir ça et ce grippe-sous de propriétaire ne voulait pas faire blanchir des murs noirs comme du charbon.

Mais le dimanche suivant il avait fait beau et le courageux locataire était parti pour la pêche en laissant l'ouvrage indiqué à peine. Voilà pourquoi tant de raies blanches tranches sur les murs crasseux, comme des pièces claires sur un vêtement de couleur foncé et ces raies blanches ne s'allonge qu'au prochain locataire courageux, car, au nom d'un principe respecté comme un dogme, les propriétaires des casernes de fond jamais de réparations.

La pêche du suif

p. 50 f

La pêche du suif est une petite industrie florissante à Aubervilliers, mais assez peu connue dans les autres communes.

Un égout traverse les abattoirs de la Villette. Dans les jours ordinaires, les bouchers et tripiers recueillent avec soin les graisses et déchets qui livrent les bêtes abattues. Mais les jours de grande tuerie l'ouvrage presse et le temps manque pour parcimonieusement les miettes bonnes à vendre ; beaucoup de suif tombe alors en égout.

Des gars d'Aubervilliers remarquèrent que l'égout de la Villette qui traverse la commune est, à certains moments, couvert de pellicules blanchâtres. Ils descendirent par un regard, s'installèrent en travers du courant bourbeux et, à la façon des ménagères qui écument le bouillon, ils écrémèrent les eaux d'égout. Le suif qu'ils recueillirent fut vendu bon prix aux stéarineries.

Les fourneaux

p. 74 f

Aux fourneaux, on bénéficie du repos hebdomadaire. Et on ne fait pas plus de douze heures de travail quotidien. Ces conditions lui parurent bonnes au sortir de l'usine d'engrais où la journée n'avait pas de limite et où l'on travaillait dimanches et fêtes comme les autres jours. Elles lui parurent, à l'user, moins avantageuses qu'il n'y parassait. Sans doute, la onzième heure sonnée, pouvait-on quitter les fourneaux. Mais au cours des douze heures on n'avait pas le droit de suspendre le travail , même durant cinq minutes. Quand il devait descendre dans la cour, il lui

fallait se faire remplacer. Et douze heures de travail ininterrompu, on ne peut imaginer ce que c'est.

l'usine de la Compagnie nationale franco-anglaise

p. 85 f

Le lendemain matin, à cinq heures, les hommes se levèrent et on les conduisit à l'usine de la Compagnie nationale franco-anglaise.

On ne voit du dehors que de hautes cheminées et des murs d'enceinte. Ces murs percés pour laisser le passage aux rails. Des portes s'ouvrent souvent devant des trains entiers : ce sont les marchandises débarquées sur le quai du canal qui remplissent les wagons. Dès que le train ou le camion est entré, les portes se referment ; le concierge a la consigne d'éloigner les visiteurs, à cause, prétend-on, des « secrets de fabrication » qu'ils pourraient surprendre.

Sur les murs du bureau, à l'extérieur, sont fixées des affiches de tôle à lettres blanches sur fond bleu : « Le temps c'est l'argent » ; « L'ordre et l'économie sont les sources de la richesse »...

Sous les toits des hangars, les détritrus de cuir s'élèvent en collines de couleur brunâtre : les fragments de chaussures sont abondants, mais on voit aussi de vieux gants, des morceaux de cartables, des bouts de tabliers, des lacets. La colline des objets de corne est de ton plus clair : elle est faite de vieux peignes, d'épingles cassées, de pommeaux de canne. On y voit, tout entiers, des sabots broyés, triés, ensachés . La poussière d'engrais coule dans des sacs et répand en l'air une vapeur qui saupoudre les hommes. On ne voit aucun détail de leur visage ; on distingue leurs yeux qui luisent comme l'huile dans l'enduit noirâtre.

Ce n'est rien . Le travail de force est celui des superphosphates. C'est à ce travail que l'on emploie les Bretons. Le phosphate arrive par wagons complets. C'est une sorte de terreau jaune. On le décharge à la pelle dans des brouettes et on monte de grands tas à proximité des broyeurs mécaniques. Les broyeurs pulvérisent les phosphates et les élèvent sur les fosses par le moyen des chaînes à godets. C'est comme si l'on élevait à découvert des voiturées de farine : la poussière s'envole ; les murs, les cloisons, le sol, les ouvriers, tout est enveloppé de particules brunâtres. On les aspire, on les mange, elles craquent sous les dents quand on mâche le casse-croûte ; elle gratte la gorge quand on boit ; elles se logent sous les paupières et enflamment les yeux.

Le marché aux puces

p. 93

Sur les glacis des fortifications et le long d'un kilomètre de trottoirs, un marché pouilleux ouvre le dimanche les cent rayons de la brocante. Les ferrailles, les verreries et faïences, les chaussures, les articles de ménage, les portraits de famille, les parapluies, les cartes postales illustrées, les vis, écrous , boulons, marteaux, limes et scies dont les ménages ouvriers ne se trouvent jamais assez richement pourvus, les fleurs artificielles fanées par le soleil et les antants ; les formes de chapeaux, la friperie et la cage d'oiseaux, tout ce qui c'est porté et peut se porter encore, tout ce qui a longtemps servi et peut encore servir, s'empile à même le sol ou sur des journaux étendus.

Le bal

p. 93

Les enfants...doivent savoir. Celle-ci a entendu parler du bal ; si on ne le lui montre pas, elle ne fera qu'y penser et elle croira que c'est bien plus beau que ce l'est en réalité. Il faut que je lui fasse voir une fois un bal aux Quatre Chemins.

p. 95 C'est à la croisée des quatre routes que les salles de bals sont édifiées. Ce sont des débits que signale le mot *Bal* peint sur la lanterne. Naguère, les bals étaient nombreux et prospères. Mais le cinématographe leur a porté préjudice. Les maisons blanches, légères et prétentieuses des cinématographes ont poussé aux Quatre Chemins comme des champignons sculptés. Elles forcent l'attention par l'éclat de leurs coupes de staff, leurs vestibules de faux marbre, leur luxe de plâtre qui fait penser à des gros bijoux de laiton ornés de cabochons de verre qui coûtent dix sous sur les marchés.

Mais il est encore des salles de bals qui gardent leur clientèle...

P. 96 Les danseurs avaient la cigarette aux lèvres et la plupart d'entre eux ne la quittaient pas pour danser. Beaucoup étaient de jeunes ouvriers vêtus de leurs vêtements de travail qui avaient donné un coup de brosse à leurs chaussures. D'autres n'étaient pas des ouvriers ou ce n'étaient que des ouvriers intermittents, mais ils portaient cependant des vêtements de travail. On les

reconnaissait au soin qu'ils avaient de leur chevelure, pommadée avec excès et la coupe brusque de leurs cheveux sur la nuque : la bosse. Les demoiselles comptaient beaucoup d'ouvrières d'usines, les cartonnières, des trieuses de chiffons dont les chignons n'étaient pas totalement débarrassés de la poussière laineuse que leur travail émet, des emballeuses, des ouvrières de la colle, des boyaudières. Elles étaient nu-tête et n'avaient pas fait toilette ; un fichu couvrait leurs épaules ; pour danser, elles le confiaient à des amies ou l'accrochaient aux clous des murs. Les parfumeuses, ouvrières aristocratiques, fréquentent peu les bals des Quatre-Chemins.

Les petits bonheurs

p. 121

C'était cependant un homme pauvre qui éprouvait des difficultés à boucler son budget avec ses dix francs par jour. Mais quand on est tenu de se priver constamment, on éprouve parfois une frénésie de jouissance, un impérieux désir de faire bombance. Alors, on prend à crédit chez les fournisseurs et on ne se refuse rien . Après, on serre la ceinture et on se nourrit de miettes. Mais du moins, tout un jour, a-t-on vécu comme les riches. C'est pourquoi les baptêmes, les premières communions, les distributions de prix et les mariages sont fêtés somptueusement chez les pauvres, et pourquoi l'on voit des ménages qui ne sont pas ceux qu'on appelle « bambocheurs » dépenser en un repas le gain d'une semaine si quelque occasion justifie ces prodigalités.

Piqueurs de crottes

p.138

Elle quitta la Caserne le matin, portant un petit panier et une canne prolongée d'un clou à l'extrémité inférieure. Elle allait piquer des crottes de chien à la porte de Flandre et aux abattoirs. Il ne faut pas rire ni trop grimacer de dégoût à l'énoncé d'une occupation aussi singulière. Une femme de soixante-quatre ans, borgne, d'un aspect rude et déplaisant - le travail assidu et trop précoce marque les traits peu gracieusement : on ne peut pas être « un beau vieillard » quand on a trimé - n'a pas le choix des métiers.

Celui que la mère François adopta ne surprit personne dans la Caserne. A Aubervilliers, il est bien connu. Les mégisseries de Saint-Denis emploient le confit de crottes de chien pour retirer des peaux la chaux et les parties cornées. Il faut bien que quelqu'un fournisse aux usines les matières que l'industrie du cuir réclame. ...

La pâtisserie

p.157

Avenue du Pont-de-Flandre, près de la barrière, une belle pâtisserie présente, de chaque côté de la porte, quatre rangs de gâteaux disposés en rond sur des assiettes et sur des plats de fils de fer. Des choux à la crème, crevassés et laissant couler des filets blancs et onctueux comme si la pâte , pareille à un fruit trop mûr, avait éclaté ; babas, éponges brunâtres gonflées de rhum, tartelettes saignantes du jus des cerises écrasées, massapains, sablés argentés par le sucre, saint-honorés, brioches, feuilletés, navarins, kouglofs dorés et piques par l'endroits de raisins de Corinthe, toutes les familles des gâteaux sont là, séparées par des pyramides de croquets et de petits fours, par des colonnettes de bonbons et des grappes de fruits confits.

Des groupes de vieilles dames ont conclu un arrangement avec le pâtissier ; elles sont clientes à l'Heure. Au prix de trois francs, elles peuvent pendant une demi-heure manger ce qu'il leur plaît dans la boutique entière.....

Les chiffonniers

p.177

Au fond de la Caserne, un couloir permet d'entrer dans la cité des chiffonniers. C'est un long bâtiment sans étage pareil à un hangar, et raccommoé : des plaques de carton goudronné et ensablé doublent les murs par endroits ; dans le toit, les ardoises forment des îlots sombres sur la couverture de tuiles. Chaque ménage a sa porte . Devant, un terrain pelé étale ses bosses et ses fondrières, son herbe malade, ses tas de détritux, de cailloux, de fragments de verre. Des enfants en guenilles se roulent dans la poussière avec des chiens jaunes qui interrompent leurs jeux pour se gratter furieusement. Des charrettes, le cul à terre, lèvent les bras en l'air ; des ânes cagneux, dont les oreilles pendent comme des branches cassées, paissent l'herbe du pré ; des femmes fond le tri

des chiffons, séparant les droits de la toile, la ficelle de la soie, détachant les doublures, rassemblant les fragments de métal qui se vendent bien. Les hommes, ce temps durant, dorment dans les logements.

Ils partent chaque nuit pour la visite des poubelles et rentrent dans la matinée. Après, c'est eux qui vont conduire la marchandise aux maîtres-chiffonniers, ces intermédiaires rapaces qui s'interposent entre les biffins et les marchands de chiffons en gros et gardent le meilleur du profit sans quitter leur magasin.

Les odeurs

p.183

Le plus drôle était le passage du tramway, au moment où le vent soufflant du sud rabattait les odeurs des fabriques de colle de d'engrais. Les voyageurs de la plate-forme avaient l'attitude nonchalante des gens qui se laissent porter. Tout à coup, ils entraient dans la zone des émanations, ils s'inquiétaient, regardaient autour d'eux et, précipitamment, pinçaient leurs narines ou tamponnaient leur bouche de leur mouchoir. Le tramway s'arrêtait juste devant la blanchisserie ; il stationnait sur la voie de garage pour attendre le passage de la voiture qui suivait la direction opposée. Et c'était une grande distraction que de voir la pantomime comique des voyageurs maintenus dans le cercle asphyxiant, qui s'impatientsaient, passaient la tête au-dessus de la barre d'appui pour voir s'ils n'allaient pas repartir enfin.

p. 227

A Aubervilliers, on ne constate pas que **le vent** vient de l'Ouest ou de l'Est, du Nord ou du Sud, apportant la pluie, le froid ou le temps sec. On dit :

- Ca sent Clochet (la parfumerie), il va pleuvoir.
- Ca sent Patoche (la colle), il fera beau.
- Le vent vient de chez Bignon (le suif), c'est la gelée.
- Chocarne empoisonne, il y aura de l'orage.

A Aubervilliers, le nez est un baromètre.

parfumerie Clochet, route de Flandre

p. 222

La parfumerie est agréable à regarder. On dirait un parc, un mur gris l'entoure ; des arbres puissants dressent leur tête par-dessus le chapiteau et, réunissant leur verdure, forment un couvert de forêt. La haute porte est couronnée le lierre vert-noir qui brille dans la lumière d'été comme si les feuilles en étaient vernies. Les bâtiments légers sont entourés de verdure et on ne voit pas flotter sur les ateliers la fumée noire que les cheminées d'usine dégorgent. C'est dans d'autres bâtiments que l'on exécute es rudes travaux de la savonnerie et de la parfumerie. Dans ceux d'Aubervilliers, on fait la toilette des produits, on leur donne la bonne mine qui détermine le choix des acheteurs ; on les pare d'étiquettes aux noms gracieux ou étonnants, on les couffe de rubans, de faveurs, on les habille de papier de soie ; on les couche, comme des bijoux, sur le satin et sur la soie, et les ouvrières, dont la mission est de donner de la grâce aux objets, acquièrent elles-mêmes de la grâce dans la tenue.